

Quelle éthique pour les droits culturels ?



Éric Delassus

Conférence donnée à Rennes le 02/12/2021 lors d'une rencontre sur les droits culturels organisée par Bretagne Culture Diversité et le laboratoire LIRIS de l'université Rennes2 à l'occasion dans le cadre des Rencontres & Débats proposés par l'Association des Trans Musicales.

L'être humain est un être culture. Que faut-il entendre par là ? Il faut d'abord, me semble-t-il comprendre par là que l'être humain ne peut accéder à l'humanité que parce que d'autres ont auparavant pris soin de lui et lui ont transmis un certain *éthos*, c'est-à-dire une certaine manière d'être en société qui va constituer la base de son identité. Ces manières d'être sont diverses et multiples et nous montrent qu'il n'y a pas qu'une seule manière d'être humain, mais qu'il y en a de multiples et que cette multiplicité constitue toute la richesse de l'humanité.

Cependant, tous les êtres humains n'ont pas conscience de cette richesse et ont souvent tendance à percevoir la différence de l'autre comme une menace ou à vouloir retrancher l'autre de l'humanité en raison de sa différence. De nombreuses cultures ont une fâcheuse tendance à l'ethnocentrisme, c'est-à-dire à se poser comme la norme absolue de l'humanité et à considérer que ceux qui ne partagent pas leurs *ethos*, comme inférieurs ou comme devant être civilisés, c'est-à-dire comme devant rejeter leur manière d'être au monde pour en adopter une autre correspondant mieux à ce que devrait être un être humain.

Cette attitude est à l'origine de l'intolérance, du racisme et de tous les crimes qui ont pu être commis par les différentes entreprises de colonisation qui jalonnent l'histoire de l'humanité. Et si aujourd'hui une certaine reconnaissance de la diversité culturelle permet de faire valoir un certain nombre de droits culturels, nous voyons bien que la tâche est encore immense et

qu'il y a encore beaucoup de chemin à parcourir avant que droit à la différence soit universellement reconnu. On peut, certes, le déplorer et condamner ceux qui ne font pas preuve d'ouverture et de respect envers l'altérité de ceux qui leur sont différents, mais cela ne ferait pas beaucoup avancer les choses.

Il me semble que si l'on veut réellement faire évoluer les comportements en la matière, il nous faut d'abord essayer de comprendre les raisons qui peuvent conduire de nombreux êtres humains à rejeter ce qui fait leur richesse au lieu de l'accueillir et d'en faire un facteur de progrès. Comme l'écrit Spinoza, il ne faut pas « déplorer les actions des hommes, encore moins les maudire, mais seulement les comprendre ».

Pourquoi la différence peut-elle nous faire peur ? Quelle est l'origine de la haine de l'autre ? La haine écrit Spinoza « est une tristesse accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ». Autrement dit, je vais avoir en haine celui que je perçois comme une limite à l'expression de ma puissance d'être et d'agir, celui dont je vais m'imaginer qu'il me diminue et qu'il m'affaiblit. En quoi puis-je percevoir la différence de l'autre comme une agression, comme une source de faiblesse ? En quoi l'altérité de l'autre peut-elle m'affecter au point que je vais pouvoir être tenté de le rejeter, voire de le détruire ou de détruire ce qui fait son altérité pour le forcer à devenir uniquement mon semblable ?

Que l'autre, celui qui appartient à une autre culture, qui n'a pas les mêmes préférences sexuelles que moi ou même dont tout simplement les goûts sont différents soit mon semblable, il ne s'agit pas d'en douter, mais ce qu'il faut comprendre, c'est que l'autre ne peut se réduire à être mon semblable, pas plus d'ailleurs que je ne peux le réduire à sa différence.

En effet, si je réduis l'autre à ce qui fait de lui mon semblable, je nie son altérité, je nie sa différence ainsi que son identité et je suis tenté de vouloir l'assimiler à ce que je suis. En revanche, si je le réduis à sa différence, je me refuse à considérer que je possède quoi que ce soit de commun avec lui, et par là sa négation en tant qu'autre est peut-être plus radicale, puisque ce que je nie, ce n'est rien d'autre que son humanité. Il faut donc pour que je reconnaisse l'autre comme autre, que je tienne en quelque sorte les deux bouts de la chaîne, que je le reconnaisse à la fois comme semblable et différent et c'est probablement là que se situe la difficulté qui est à l'origine de l'intolérance, du racisme, de l'homophobie et de toute forme de rejet de ce qui est différent.

En effet, reconnaître l'autre comme semblable et différent, c'est reconnaître qu'il n'y a pas qu'une seule manière d'être humain et par conséquent que ma manière d'être humain n'est pas la seule possible et n'est donc pas la meilleure, ce qui peut être perçu comme une fragilisation de mon être dans la mesure où cela relativise ce que je perçois comme étant au fondement de mon identité. En conséquence, je perçois son altérité comme une agression, comme l'origine d'une diminution de ma puissance, il devient donc une source de tristesse et

je le prends en haine. Pour vaincre une dynamique aussi négative et mortifère, il est nécessaire de créer les conditions pour que la diversité des formes que peut prendre l'humanité puisse être perçue comme une richesse, pour qu'au lieu d'être une cause de tristesse, elle devienne une source de joie, la joie étant, toujours selon Spinoza, l'affect qu'accompagne une augmentation de ma perfection ou de ma puissance. Faire de l'autre une source de joie, c'est aussi d'ailleurs créer les conditions pour mieux l'aimer puisqu'à l'inverse de la haine, l'amour est une joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure.

S'inscrire dans une telle perspective, consiste donc à s'inscrire dans le cadre d'une éthique considérant l'autre comme une source de puissance et non comme une limitation de la capacité de chacun à s'affirmer et à exprimer librement son identité.

Il est bien question ici d'une éthique et non d'une morale. Il est vrai qu'à l'origine ces deux termes signifient la même chose, l'un vient du Grec ancien *ethos*, et l'autre du latin *mores*, mais tous deux désignent les mœurs, la manière d'être en société, la manière dont nous nous comportons dans le monde et avec ceux qui nous considérons comme nos semblables. Cela étant dit, il importe de prendre en considération le fait que le sens des mots évolue en fonction de l'usage que nous en faisons. Ainsi, aujourd'hui, si le terme d'éthique évoque toujours l'idée d'une certaine probité, il est souvent perçu comme à la fois plus souple et plus riche que celui de morale qui est connoté différemment. Par morale, nous sommes plutôt enclins à entendre un ensemble de règles inflexibles qui s'imposeraient à notre conscience sous la forme d'obligations avec lesquelles il serait impossible de transiger.

Dans une certaine mesure, on pourrait voir dans la morale un système de règles générales qu'il faudrait appliquer de manière impérative aux situations particulières, alors que l'éthique procéderait de manière inverse. Le recours à l'éthique consisterait plutôt à prendre en compte la singularité des situations et à s'efforcer d'en dégager la meilleure conduite à tenir. En d'autres termes, alors que la loi morale serait perçue comme un impératif obéissant à une autorité perçue comme transcendante, c'est-à-dire située au-dessus de nous, l'éthique serait plus immanente, elle résulterait de la compréhension des processus qui traversent de l'intérieur les situations singulières qui constituent nos existences. Paul Ricoeur a parfaitement défini cette distinction en plaçant la morale du côté de la norme et en caractérisant l'éthique comme la visée de la vie bonne¹. Par « vie bonne », il faut entendre la vie qui mérite d'être vécue, la vie pleinement humaine, la vie accomplie.

En matière de droits culturels et de respect de la diversité, il ne s'agit pas seulement d'énoncer des commandements qui s'imposeraient comme provenant d'une instance supérieure, mais de susciter la réflexion des uns et des autres afin de les aider à mieux comprendre en quoi

¹ « C'est donc par convention que je réserverai le terme d'éthique pour la visée d'une vie accomplie et celui de morale pour l'articulation de cette visée dans des normes caractérisées à la fois par la prétention à l'universalité et par un effet de contrainte. », Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre* [1990], Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2015.

l'ouverture à l'autre et le dialogue entre les cultures ne peut qu'être une source d'enrichissement et de joie. Il ne s'agit pas tant ici de faire du respect de l'autre un devoir, mais plutôt d'en faire la conséquence d'une réorientation du désir vers ce qui est susceptible de le satisfaire vraiment et c'est certainement cette éthique du désir, plutôt qu'une morale du devoir, qui sous-entend la promotion des droits culturels et de la diversité.

En effet, cette intolérance, dont nous venons de parler, relève principalement des affects, elle résulte d'un désir qui ne parvient pas à s'orienter vers l'autre et qui se replie sur lui-même de peur de se voir limité par la différence de l'autre. Il s'agit en fait d'un désir qui ne se connaît pas lui-même et qui se trompe de voie pour accéder à sa libre expression. Selon Spinoza, le désir est l'essence de l'homme. Cela signifie que chacun d'entre nous est désir, mais désir de quoi ? Je serai tenté de dire désir de continuer à désirer, car le désir est puissance, puissance d'être, puissance d'agir. Puissance qu'il ne faut pas confondre avec le pouvoir, il ne s'agit pas de vouloir dominer l'autre, mais d'être capable d'agir, c'est-à-dire de produire en soi et autour de soi des effets qui contribueront à entretenir ma capacité à désirer et à agir de nouveau, c'est-à-dire à être inventif, créatif, en capacité de générer la joie en soi et autour de soi. Ce qui n'a rien à voir avec le pouvoir qui, lorsqu'il est exercé pour lui-même consiste principalement à s'efforcer de se sentir puissant en diminuant la puissance de l'autre plutôt qu'en augmentant la sienne propre. C'est pourquoi d'ailleurs, le goût du pouvoir est plus un signe de faiblesse qu'un symptôme de réelle puissance. Au regard de cette définition de la puissance, on peut donc considérer que l'intolérance, l'incapacité à accueillir la différence de l'autre est aussi un signe d'impuissance, car elle suppose chez celui qui ressent de tels affects une tristesse foncière qui est l'expression même de l'impuissance de celui qui ne voit en l'autre qu'une limite à sa puissance qu'il faut soumettre en exerçant sur lui un pouvoir ou en l'éliminant. Or, la puissance d'être et d'agir des uns ne peut que se nourrir de celle des autres. À plusieurs reprises, Spinoza écrit dans son *Éthique* qu'il n'y a rien de plus utile à un homme qu'un autre homme. Cet homme utile à tous les autres, c'est aussi celui qui perçoit tous les autres comme susceptibles de lui être utile, c'est l'homme libre, c'est l'homme qui est parvenu à se libérer de tous les préjugés et qui a compris que c'est en contribuant à l'augmentation de la puissance des autres hommes que l'on crée les conditions de l'augmentation de sa propre puissance. L'homme libre désigne alors celui qui a compris que si les rapports humains sont nécessairement des rapports de force, ils ne sont pas nécessairement des rapports conflictuels et antagonistes et qu'au lieu de s'opposer les forces peuvent aussi se conjuguer pour se renforcer mutuellement.

Cette logique d'empowerment ou d'augmentation des capacités de l'être humain, que je préférerais qualifier de logique « d'empuissantisation » des êtres humains peut être considérée comme étant sous-tendue par la promotion des droits culturels et de la diversité. En effet, une telle éthique du désir entre nécessairement en résonance avec une telle

entreprise, car si cette reconnaissance permet à chacun d'exprimer son identité culturelle, elle permet également l'ouverture à la culture de l'autre, ce qui contribue justement à rendre cette identité et cette culture vivante et dynamique. Reconnaître et respecter la diversité culturelle, c'est permettre la rencontre avec l'autre, afin que l'un et l'autre puissent mieux se connaître tant dans ce qui les distingue que dans ce qui les rassemble.

Face à une société de consommation qui ne fait qu'encourager la recherche de biens dont Spinoza nous montre les limites et le caractère mortifère dans son *Traité de la réforme de l'entendement*, face à une culture de masse qui favorise la forme la plus pauvre et la plus négative du désir, celle du manque et de la frustration, la promotion des droits culturels en tant qu'elle favorise le dialogue entre les cultures, mais aussi l'inventivité et la créativité de chacun ne peut que nourrir le désir dans sa forme la plus riche et la plus positive, comme puissance d'être et d'agir.

Cette puissance du désir est celle qui préside au choix d'une identité culturelle, qui ne peut se limiter à une identité monolithique et repliée sur elle-même, mais qui ne peut être qu'une identité vivante et multiple. Dans ses *Essais*, Montaigne nous recommande de « voyager pour frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui », c'est ce que nous permet de faire la diversité culturelle qui ne peut que nourrir notre désir d'humanité.

Ainsi, déclarer que chacun a le droit de choisir son identité culturelle fait émerger une conception de l'identité plus riche et plus dynamique que celle de l'identité monolithique de ceux qui souhaiterait préserver leur identité en la préservant de tout contact avec l'altérité. Pour reprendre les distinctions qu'établit Paul Ricœur, il est important de distinguer entre une identité mêmeté qui consisterait à rester toujours identique à soi, identité qui serait comparable à celle des choses et une identité ipsité qui consiste à se reconnaître en tant que sujet de sa propre évolution. Créer les conditions pour que chacun puisse se construire sa propre identité, c'est faire de l'identité l'expression du désir d'être de chacun et permettre de penser l'identité, non pas comme une structure fermée et figée qu'il faudrait défendre comme une forteresse assiégée, mais comme une composition constituée d'une multiplicité d'identités, car nous n'avons pas qu'une identité, mais nos identités sont plurielles et diverses, comme l'humanité est complexes et variées. En ce sens promouvoir les droits culturels, n'est-ce pas finalement faire en sorte que chacun puisse trouver la voie qui lui convient le mieux pour faire progresser son humanité en lui donnant une forme singulière ?

En ce sens, la culture peut aussi être envisagée comme essentiellement éthique dans la mesure où elle peut se définir comme l'acte par lequel chacun prend soin de soi et des autres pour faire en sorte de devenir toujours un peu plus humain qu'il n'est.

Les termes de culture et d'humanité sont éminemment polysémiques. La culture peut désigner l'ensemble des règles, des coutumes et traditions, des croyances et connaissances propres à une communauté humaine et qui lui permettent de se structurer, elle peut désigner aussi

ce que l'on pourrait appeler, pour faire bref, la culture savante constituée des savoirs littéraires, scientifiques, philosophiques. Cependant, quelle que soit l'acception dans laquelle on emploie à ce terme, il y a dans l'idée de culture, l'idée que ce qui fait notre humanité ne peut advenir que si l'on en prend soin, que si on crée les conditions pour que naissent et se développent nos aptitudes, les possibles qui sont en chacun de nous. Le terme d'humanité est lui-même polysémique, il peut désigner tout simplement une espèce biologique, mais il peut aussi présenter une connotation éthique, comme lorsque l'on dit qu'une personne fait preuve d'humanité envers une autre. Si l'on envisage l'humanité en ce sens, le terme de culture peut prendre un tout autre sens et peut aussi signifier la démarche par laquelle nous pouvons nous efforcer de toujours devenir plus humains que nous sommes. La culture peut alors être aussi celle de l'empathie, celle qui permet le développement de celles de nos aptitudes qui nous permettent de saisir ce que nous possédons en commun avec ceux qui sont nos semblables tout en étant différents.

En envisageant ainsi la culture, il est tout à fait possible d'établir un rapprochement entre la culture et le *care*. Notion qui a donné lieu à tout un courant éthique s'appuyant sur la sollicitude et le soin. Ainsi, éduquer un enfant, n'est-ce pas d'abord lui transmettre une culture et cultiver l'humanité qui est en lui ? Cela consiste donc aussi à prendre soin de lui. De même, se cultiver, dans tous les sens que peut prendre cette expression, n'est-ce pas finalement prendre soin de soi, mais aussi des autres, dans la mesure où il n'y a de véritable culture, au sens humaniste de ce terme, que dans et par l'ouverture à l'autre.

Dire de l'être humain qu'il est un être de culture, c'est aussi considérer qu'il est un être qui nécessite que l'on prenne soin de lui pour qu'il puisse devenir lui-même ; c'est-à-dire pour qu'il puisse accéder à une certaine identité. Mais cette identité n'est pas écrite à l'avance, elle se construit, elle se structure différemment en fonction de l'environnement social, familial, culturel dans lequel on voit le jour, mais aussi en fonction des rencontres que l'on peut faire et qui peuvent nous réorienter. C'est pourquoi la diversité est une richesse lorsqu'elle donne lieu à l'échange, au dialogue, à la rencontre et à la compréhension des liens qui nous unissent les uns aux autres. L'être humain, comme tous les autres êtres d'ailleurs est un être relié. L'idée d'un individu totalement autonome et séparé des autres, le *self made man* ou l'*homo-economicus*, n'est qu'une pure et simple abstraction, l'être humain concret est un être qui ne se construit que dans les liens qui l'unissent à tous les autres et c'est par la compréhension de ces liens que nous pouvons rendre l'éthique concrète. C'est d'ailleurs cette perception de l'être humain comme dépendant de ses semblables qui constitue, avec la sollicitude et l'intérêt accordé à l'autre, le second pilier des éthiques du *care*. Cette dépendance fait de nous des personnes vulnérables, mais cette vulnérabilité n'est pas nécessairement une faiblesse, elle peut aussi être un facteur de puissance, lorsqu'elle est comprise et assumée.

Dans son *Traité de la réforme de l'entendement*, Spinoza affirme que c'est par la compréhension des liens qui unissent notre esprit à la nature tout entière que l'on peut parvenir à la joie suprême. Penser l'être humain comme uni à la nature tout entière, cela conduit à remettre en question l'opposition entre nature et culture et cela nous oblige aussi à penser différemment la notion de nature et la place qu'occupe l'homme dans celle-ci. Si l'on considère que l'être humain n'est pas dans la nature « comme un empire dans un empire », qu'il n'est pas une exception à l'intérieur de celle-ci, comprendre les liens qui nous unissent à la nature tout entière, c'est aussi comprendre les liens qui nous unissent les uns aux autres au-delà de nos différences, c'est aussi s'efforcer de comprendre les liens qui nous unissent aux autres vivants et par là développer également une véritable éthique écologique et environnementale. N'est-ce pas justement parce que nous nous sommes trop longtemps perçus comme des exceptions n'étant pas régis par les lois communes de la nature que nous avons affectés notre environnement de telle sorte que nous mettons en péril la possibilité même de la vie sur terre ? Nous n'avons pas agi en désaccord avec les lois de la nature, nous ne nous y sommes pas opposés, ce qui est impossible - on ne peut aller contre les lois de la pesanteur ni faire en sorte que l'eau ne bout pas à 100° - en revanche, parce que nous ignorions ou n'avons pas tenu compte de la manière dont nous sommes unis à la nature, nous avons fait et continuons de faire un usage nuisible des ressources que nous tirons de notre environnement naturel. L'anthropocène dans lequel nous sommes entrés est finalement un phénomène naturel, mais un phénomène qui risque de nous détruire si nous n'utilisons pas notre connaissance de la manière dont nous sommes unis à la nature pour reconfigurer notre rapport aux autres êtres qui constituent cette nature et avec lesquels nous sommes indissociablement liés. Il ne faut pas oublier que le mot grec *ethos* qui a donné en français « éthique » peut aussi signifier l'habitation. C'est pourquoi il semble tout à fait approprié d'envisager la visée éthique comme une ouverture vers une certaine manière d'habiter le monde.

En la matière, nous avons certainement beaucoup à apprendre d'autres cultures qui n'ont pas construit leur rapport au monde de la même manière et peuvent nous permettre de revoir notre compréhension des liens qui nous unissent à la totalité dont nous faisons partie et ainsi nous aider à mieux habiter le monde.

Une telle conception de l'éthique peut également offrir à toute culture les outils intellectuels pour évoluer et se remettre en question.

Face à la diversité des cultures, toute culture particulière, toute culture propre à une communauté humaine bien précise, est exposée à la rencontre de deux écueils : l'ethnocentrisme et le relativisme. Et ce risque est d'autant plus grand que l'on envisage l'agir humain, principalement en termes de morale, c'est-à-dire à partir d'un système de normes qui

tend nécessairement à l'universalité. L'ethnocentrisme, comme nous l'avons déjà précisé, consiste à constituer comme universelles les normes de sa propre culture - et les travaux de la plupart des ethnologues ont montré que cette tendance est présente dans la majorité des cultures - quant au relativisme, parce qu'il conduit à mettre tout sur le même plan, il nous rend incapables de discerner ce qui est préférable et ce qui est condamnable et ne parvient donc même pas à justifier pourquoi l'ethnocentrisme devrait être considéré comme contestable. Il est donc problématique de remettre en question une pratique culturelle, une tradition ou une coutume, puisqu'on peut toujours, même à son insu, être tenté de prendre les normes de sa propre culture pour remettre en question celle d'une autre communauté humaine. Mais d'un autre côté, si l'on considère que tout est relatif, on s'interdit de contribuer à l'évolution des mœurs, que ce soit dans sa propre culture ou dans une autre culture. Il n'empêche cependant, que certaines pratiques ou certaines croyances méritent parfois d'être interrogées et remises en cause. Nous avons cessé, il y a quelques siècles de croire en la sorcellerie et de brûler des gens pour ça et nous ne nous en portons pas plus mal. La pensée des Lumières a remis en question le rôle que joue la religion dans nos sociétés ainsi que la notion de pouvoir de droit divin et cela est perçu comme un progrès. Or, qu'est-ce que le mouvement des Lumières ? N'est-ce pas finalement une révolution éthique provenant d'une culture qui a opéré un mouvement réflexif de remise en question de ses propres normes culturelles pour tenter de faire évoluer les mœurs vers ce qui est vraiment utile aux êtres humains ? L'erreur a été ensuite de vouloir, en contradiction d'ailleurs avec la dynamique de ce mouvement, en imposer de l'extérieur les conséquences à d'autres peuples, alors que la réflexion éthique ne peut se faire que de l'intérieur ou par le dialogue entre les cultures.

Ce type de remise en question qui caractérise les *Lumières* n'est d'ailleurs pas propre à l'occident, d'autres civilisations, d'autres cultures ont pu traverser des moments de crises réflexives qui ont permis ce genre de remise en question. Comme l'a montré Tzvetan Todorov, l'esprit des *Lumières* n'est pas propre à la civilisation occidentale. Même si historiquement, il a pris la forme que nous lui connaissons au XVIII^e siècle, il s'est manifesté sous des formes diverses à toutes les époques et dans de nombreuses civilisations².

D'ailleurs, n'est-ce pas aussi cela la culture ? Ce mouvement par lequel l'être humain s'efforce indéfiniment d'être toujours plus humain qu'il n'est.

² « Même si l'on ne peut l'observer partout et toujours, la pensée des Lumières est universelle : voilà ce qu'on est obligé de constater tout d'abord. Il ne s'agit pas seulement des pratiques qui la présupposent, mais aussi d'une prise de conscience théorique. On en trouve les traces dès le III^e siècle av. J.-C., en Inde, dans les préceptes adressés aux empereurs ou dans les édits que ceux-ci diffusent. On les trouve encore chez les « penseurs libres » de l'islam aux VIII^e-Xe siècles ; ou pendant le renouveau du confucianisme sous les Song, en Chine, aux XI^e-XII^e siècles ; ou dans les mouvements d'opposition à l'esclavage, en Afrique noire, au XVII^e et au début du XVIII^e siècle. Énumérons, un peu au hasard, quelques-uns de ces éléments de doctrine provenant des contrées les plus diverses. », Tzvetan Todorov, *L'esprit des Lumières*, Robert Laffont, Paris, 2006, p. 109-110.

Une culture ne se réduit pas, fort heureusement, à un système de normes et de règles figé et statique. Il y a dans l'idée de culture une dimension dynamique et finalement éthique. Dire de l'être humain qu'il est un être de culture, c'est affirmer, comme nous l'avons souligné plus haut, qu'il est un être qui, pour être pleinement lui-même, doit cultiver l'humanité qui est en lui, la construire et la faire progresser. En ce sens, toute culture est éthique, tant qu'elle se perçoit comme le mouvement par lequel les êtres humains prennent soin d'eux-mêmes et s'efforcent de se construire pour devenir, sous diverse formes, toujours plus humains qu'ils ne sont en visant ce qui est au fondement même de tout désir humain.

C'est peut-être d'ailleurs l'une des tâches de la philosophie de s'efforcer de proposer une visée éthique qui puissent être commune à l'humanité et qui puisse fonder un véritable cosmopolitisme respectueux de la diversité des cultures. Visée à partir de laquelle chaque culture pourrait interroger l'*ethos* implicite qui la caractérise et initier des remises en question à partir d'un réel dialogue culturel. S'il est vrai que toute culture et toute éthique qui en découle est une construction sociale et historique, on ne construit pas à partir de rien et il importe de faire apparaître le substrat initial de toute éthique et de tenter de rechercher ce à partir de quoi une éthique se construit et surtout ce à partir de quoi elle peut évoluer pour aboutir à une convergence entre les cultures qui, sans nier leur diversité et leur singularité, permettrait d'éviter toute forme d'essentialisation et d'empêcher toute possibilité d'évolution.

Défendre la possibilité de chacun à faire valoir ses droits culturels, n'est-ce pas finalement, promouvoir une éthique orientée vers ce que les anciens appelaient la vie bonne, c'est-à-dire une vie pleinement humaine, une vie qui mérite d'être vécue. Il s'agit ici de cultiver le désir d'être soi avec d'autres et pour les autres. On retrouve ainsi le sens de la visée éthique telle que la définit Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre* : « visée de la vie bonne avec et pour autrui dans des institutions justes ».